

Christof Siemes

Ces travailleurs dévoués à Maître Grass

Le 28 décembre 2006 paraissait dans le quotidien allemand Die Zeit un article consacré à Günter Grass et ses traducteurs. Nous en reproduisons ici de larges extraits, traduits par Barbara Fontaine.¹

L'année Grass touche à son terme. Aux traducteurs de son autobiographie *Bei Häuten der Zwiebel* (« En pelant l'oignon ») de se mettre au travail. C'est ce qu'ils font méthodiquement, tous ensemble, en se réunissant à Lübeck.

Page 446, par exemple, cette « *sogenannte Onkelehe* », c'est quoi ? Première tentative d'explication : une union libre. Le Danois dit : « Chez nous, on parle d'union polonaise. » Dans telle autre langue, on dit plutôt « mariage à la suédoise ». Ainsi les préjugés font-ils la langue. Seuls les Slovènes ont choisi un registre terrien : l'union libre se dit là-bas « vivre sur le maïs ».

Un échange entre traducteurs est une sorte de fouille à la fois méticuleuse et amusante dans les ruines de la tour de Babel. *Der Stall*, page 356, c'est une écurie pour les chevaux ou une étable pour les vaches ? Est-ce que *laufen* signifie marcher ou courir ? Et comment sont ces « fèves de marais » : blanches ? Grosses ? Sèches ou fraîches ? Des « cigarettes anorexiques » – peut-on dire anorexique ou est-ce que ça fait trop moderne ? Monsieur Chai, le traducteur chinois, ne se départ pas de son sourire entendu ; un seul mot le laisse perplexe : c'est quoi, l'encre de Chine ?

(1) Cet article est reproduit avec l'aimable autorisation du Zeit.

Nous sommes dans le Centre d'innovation de Lübeck, installé dans un immeuble à la Buddenbrook. Dans une salle lambrissée datant de 1595, les dix-sept patriciens d'une peinture à l'huile regardent d'en haut le rectangle formé par une vingtaine de participants venus des quatre coins du monde. Ils sont venus parler de *L'Oignon*, comme ils appellent familièrement le livre à traduire. Cette assemblée polyglotte est présidée au nord par Helmut Frielinghaus, l'éditeur de Günter Grass depuis de nombreuses années, devenu au fil du temps semblable à ce dernier, avec cette attitude légèrement voûtée mais inflexible des vieux messieurs sûrs de leur fait. Au pôle sud est installée Hilke Ohsoling, la secrétaire de Grass, ou plus exactement la gérante de l'entreprise Grass, qui règne sur ses rendez-vous, son téléphone, son atelier de graphisme, et qui saisit et gère ses textes.

Devant elle, un dictionnaire Brockhaus de 1941 en quatre tomes – au cas où on aurait besoin d'explications relatives aux années de guerre de Grass. Aussi efficace et discrète que lorsqu'elle dirige la société du Prix Nobel, elle tape sur son ordinateur le procès-verbal de la réunion. Au terme de ces cinq jours de *steeple-chase* à travers le livre, elle l'enverra à tous pour examen. On laisse peu de choses au hasard dans l'empire Grass.

Page 352, le *Linsengericht* (plat de lentilles), faut-il le prendre au sens propre ou au sens figuré ? Et qu'est-ce que ça donne en chinois ?

Quand la simple recherche des mots ne donne plus grand-chose et qu'on aborde l'interprétation, on recourt à Dieter Stolze, germaniste et spécialiste de Grass, sans doute plus à l'aise dans son œuvre que l'auteur lui-même. Un programme de recherche philologique en chair et en os, que Grass lui-même écoute attentivement, comme si ce n'était pas de lui qu'on était en train de parler. Mais le fait que « je » est toujours un autre constitue bien le principe fondamental de *L'Oignon* – et la cause de tout le scandale.

Heureusement, ceux qui sont assis autour de cette table n'ont rien à voir avec les bourreaux et redresseurs de tort de la presse ; ce sont des travailleurs dévoués œuvrant dans la mine de texte de monsieur G., qui en fait vivre un bon nombre parmi eux depuis des années. Le vieux monsieur assis dans le coin, par exemple, c'est Sławomir Blaut, il avait déjà traduit *Le Tambour* en polonais. Grass est actuellement traduit en 33 langues, 42 même pour *Le Tambour*. Ceux qui sont invités à Lübeck considèrent que c'est un cadeau, même si c'est aussi une obligation.

Depuis 1977, c'est-à-dire depuis *Le Turbot*, les contrats de Grass mentionnent que l'éditeur est tenu d'organiser cette rencontre de traducteurs. La maison d'édition Steidl n'en assume pas seule les frais : si elle prend

l'hébergement en charge — et pour le déjeuner, on aime bien aller au « Suppentopf », où on a droit à un plat en sauce pour trois euros soixante –, les acheteurs internationaux doivent payer à leurs traducteurs le voyage jusqu'à Lübeck.

Après le déjeuner, l'Italien taciturne, monsieur Groff, soulève un nouveau lapsus de la mémoire grassienne, sans grandes conséquences. Page 368, Günter Grass raconte avoir voyagé en Italie « *mezzo fortuna* », mais « faire du stop » se dit correctement « *con mezzi di fortuna* ». Faudra-t-il le corriger dans les prochains tirages ? C'est l'auteur qui décide, car il est présent tous les jours, cette rencontre étant sacrée pour lui. Plus les traductions sont bonnes, plus sa gloire perdurera à l'étranger.

Mais il ne veut rien changer parce que cela casse le rythme. D'ailleurs, pour que ses « plus précis lecteurs » sachent comment l'original coule, tourbillonne ou heurte, Grass leur relit sans cesse certains passages à voix haute. Il le fait avec autant de ferveur que s'il devait entraîner toute une salle de théâtre...